



Anne Fine

Ma vie
sens
dessus
dessous



Le livre

Comment ouvrir le plus beau des carnets et se mettre à écrire dedans quand on ignore ce qu'on a dans la tête? Et qu'on n'est même pas sûre de ses sentiments?

Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, assise devant la fenêtre. En tout cas, j'avais la main toute moite à force de tenir mon stylo à pointe fine au-dessus de l'épais papier blanc crème de la première page. J'aurais pu commencer par des phrases qui sonnaient plutôt bien, comme «Ma mère est la personne la plus égoïste du monde.» ou «Ma mère est une imbécile.» ou encore «Ma mère a gâché ma vie, celle de mon père et – j'espère, oh vraiment, oui, j'espère – la sienne.»

Mais aucune de ces phrases n'était tout à fait juste.

L'autrice

Les romans d'[Anne Fine](#), née en 1947 au Royaume-Uni, sont caractérisés par une insolence et un humour dévastateurs. *Ma vie sens dessus dessous* ne déroge pas à la règle.

Elle a obtenu le Guardian Children's Fiction Award et la Carnegie Medal pour *L'Amoureux de ma mère*. *Madame Doubtfire* a été par ailleurs porté à l'écran et a connu l'immense succès que l'on sait.

Anne Fine

Ma vie
sens
dessus
dessous

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Dominique Kugler

L'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Comment ouvrir le plus beau des carnets et se mettre à écrire dedans quand on ignore ce qu'on a dans la tête? Et qu'on n'est même pas sûre de ses sentiments? Je ne sais pas depuis combien de temps j'étais assise sur la banquette devant la fenêtre, mais j'avais la main toute moite à force de tenir mon stylo à pointe fine au-dessus de l'épais papier blanc crème de la première page. Pour le début, des tas de phrases qui sonnaient très bien me traversaient l'esprit. «Ma mère est la personne la plus égoïste du monde.» Ou: «Ma mère est une idiote.» Ou encore: «Ma mère a gâché ma vie, celle de mon père et – j'espère bien – la sienne aussi.»

Mais aucune n'était tout à fait juste.

Bla-bla-bla, gnagnagna

C'est maman qui m'avait donné le carnet argenté. En me disant que c'était un cadeau. Mais je n'étais pas dupe. On s'était violemment disputées la veille au soir.

– J'en ai par-dessus la tête de te voir le nez collé à cet écran riquiqui, s'était-elle écriée.

– Eh ben, regarde ailleurs, avais-je maugréé.

Assez fort pour qu'elle m'entende, mais pas trop, pour pouvoir éventuellement nier mon impertinence.

– Tu gâches des heures entières de ta vie sur ce truc! avait-elle riposté.

– Et alors, c'est ma vie, non? Tu ne crois pas que c'est plutôt à moi de juger si c'est une perte de temps?

La tête toujours baissée, je l'observais à travers le rideau de cheveux qui me retombait devant le visage. Je savais qu'elle hésitait à se lancer dans un bras de fer pour que je l'aide à ranger les courses: valait-il mieux me demander de me bouger les fesses pour lui donner un coup de main, ou bien s'éviter une autre polémique et s'en charger elle-même?

Finalement, elle n'avait rien dit. Avant, je me serais levée pour l'aider sans qu'elle ait à me le demander. Mais avant, c'était l'époque où elle s'accrochait constamment avec papa et où elle me faisait de la peine. Je l'écoutais me dire que tout son univers était en train de s'écrouler. Qu'elle ne supporterait pas de rester

une semaine de plus avec lui. Que sa manie de se mettre tout le temps en mode silence la rendait folle. Qu'elle n'endurerait pas ça une journée de plus. Que ce n'était pas une vie. Et bla-bla-bla et gnagnagna.

Jusqu'au jour où elle m'a annoncé qu'on déménageait.

Qu'est-ce qu'on fait là? C'est trop moche!

Manifestement, elle était certaine que je partirais avec elle. Je n'en revenais pas. Depuis tellement longtemps elle menaçait de quitter la maison que j'avais fini par me dire qu'elle ne le ferait jamais. J'étais trop abasourdie pour protester.

– Je pourrai quand même passer du temps avec papa?

– Bien sûr. Autant de temps que tu voudras.

Je me suis demandé comment elle aurait réagi si j'avais dit: «Tout le temps.» Mais elle était à cran, pas loin de devenir hargneuse, alors j'ai préféré me taire. J'ai simplement rassemblé un tas d'affaires et je l'ai suivie dans ce petit appartement miteux près de la gare.

Au bout d'une heure, je le regrettais déjà.

– Qu'est-ce qu'on fait là? C'est trop moche! Les murs de la salle de bains sont moisis. Le sol est tout poisseux. Et d'ici, il va me falloir des heures pour aller au collège.

– C'est l'affaire de deux semaines, Érica. Ensuite, on ira dans un endroit bien plus sympa.

– Comment ça? ai-je demandé, suspicieuse.

– Un ami m’a proposé une location à l’année d’une très jolie maison.

(«Un ami», vous avez remarqué? Pas «une amie». «Une très jolie maison» que lui avait proposée «un ami». Ma mère me prenait pour une cruche ou quoi?)

– Pourquoi est-ce qu’on n’y va pas tout de suite?

– On aurait pu, Érica, seulement, ce matin, il y a eu un contretemps. Mais on va tenir le coup.

– C’est surtout toi qui aurais dû tenir le coup, ai-je marmonné.

Elle a fait mine de ne pas avoir entendu et elle a continué à m’expliquer que notre future maison était encore plus chouette que celle où on habitait avec papa.

– Tu vas adorer, Érica. Tu auras une chambre superbe avec un petit escalier en colimaçon. Elle fait toute la longueur de la maison et elle a des fenêtres à chaque extrémité. Des fenêtres rondes, un peu comme des hublots mais en plus grand. L’une donne sur la rue, et l’autre sur les jardins des maisons alentour. Et comme le plafond est bas et voûté, tu auras l’impression de vivre dans la cabine d’un bateau rien qu’à toi.

– Pourquoi tu ne m’as pas emmenée la visiter?

– Oh, j’y ai fait juste un saut, à l’heure du déjeuner, m’a-t-elle expliqué, légèrement mal à l’aise. C’était trop juste pour passer te chercher au collège et de te ramener à temps pour tes cours de l’après-midi.

C’était bien la première fois que je l’entendais parler d’une pause déjeuner. Elle dirige un hôpital, et jusque-là elle m’avait toujours dit qu’elle n’avait pas une seconde de répit entre le moment où elle franchissait la porte de l’hôpital, le matin, et

celui où elle parvenait enfin, le soir, à se débarrasser de toutes les personnes qui voulaient lui demander « encore une chose avant que vous ne partiez, Fran ». À l'entendre, les rares fois où elle avait le temps de s'acheter un sandwich, c'est tout juste si elle trouvait celui de le manger.

Autant vous dire qu'avec tout ça j'avais les antennes en alerte. Le lendemain, papa est venu me chercher pour qu'on passe un peu de temps ensemble. Je l'ai obligé à venir voir l'état de la salle de bains, ce qui a visiblement mis maman en pétard. Papa s'est contenté de secouer la tête en lui disant :

– Sincèrement, Fran, je ne sais pas qui est le propriétaire de cet appartement, mais il n'est pas près de gagner le Trophée du Meilleur Carreleur de l'année.

Je me suis demandé si cette critique apparemment anodine ne cachait pas une pique lancée à quelqu'un dont j'ignorais l'existence. Mais j'ai préféré tenir ma langue et ouvrir grand les yeux. Je savais bien que je ne tarderais pas à savoir ce qui se tramait.

Un scoop!

Ce n'est qu'un ou deux jours après avoir quitté ce trou à rats pour emménager dans la nouvelle maison que j'ai eu le fin mot de l'histoire. En revenant dans notre classe après son cours de musique, Pedro est venu me glisser à l'oreille :

– Eh, Érica, j'ai un scoop! Jake Naylor dit que ta mère sort avec le frère de son père.

Je devais avoir l'air malin, là, à fixer Pedro, bouche bée.

– Qu'est-ce que tu racontes?

– Ben, ce que je viens de te dire. Apparemment ta mère a un petit ami et c'est le...

C'était donc Richard Naylor, l'oncle de Jake.

Jake est dans ma classe. C'est un pote. Alors vous comprendrez pourquoi, en rentrant à la maison ce soir-là, je suis restée scotchée à mon iPad au lieu de me précipiter (« Oh, merci, Érica, tu es trop mignonne! ») pour aider maman à ranger les courses. Je ne voyais pas pourquoi je l'aurais fait. Elle avait menti à tout le monde. Tout ce cirque à propos des humeurs de papa et de leur relation qui « manquait de profondeur »! Quoi d'étonnant si elle partait à tout bout de champ retrouver Richard Naylor? Et elle avait le culot de me prendre la tête parce que je passais plus de temps collée à mon téléphone pour rester en contact avec mes amis qu'à l'aider à déballer les courses?

Quand elle m'a tendu le carnet argenté, j'ai gardé les mains derrière le dos.

– Vas-y, prends-le. Je l'ai acheté pour toi. C'est un cadeau.

J'ai regardé l'objet. Un carnet épais, carré, avec une couverture argentée super brillante. Elle l'a feuilleté pour me montrer ses pages couleur crème, vierges, sans lignes ni carreaux. En temps normal j'aurais a-do-ré. Je me serais jetée dessus en m'écriant: « Il est génial! Tu l'as trouvé où? »

Mais là, je faisais la tête.

– Érica, m'a-t-elle dit, menaçante, quand quelqu'un te fait un cadeau, la moindre des politesses est de le prendre et de remercier.

J'ai attrapé le carnet, laissant aussitôt retomber ma main le

long de mon corps pour qu'elle voie bien que je ne me donnais même pas la peine de le regarder.

– Merci, j'ai dit froidement.

– Et d'ajouter que c'est gentil, a repris maman.

– C'est très gentil, ai-je dit d'un ton carrément glacial.

Elle a balayé la pièce du regard avec un air de biche aux abois, avant de relancer la conversation.

– Je sais que ça n'a pas été facile pour toi, ces dernières semaines. Tous ces bouleversements. Alors j'ai eu l'idée de ce cadeau. On prend un nouveau départ dans cette maison, et je me suis dit que tu aurais peut-être envie d'écrire des choses à propos de ta toute nouvelle vie.

– Merci, ai-je répété d'une voix simplement morne pour ne pas pousser trop loin le bouchon.

Ensuite, j'ai tourné les talons et, tenant le carnet argenté par un coin comme s'il était tout gras ou grouillant d'asticots ou de je ne sais quoi de dégoûtant, je l'ai emporté ici, dans ma chambre, pour mieux l'examiner, loin du regard inquisiteur de ma mère.

Dans ses rêves!

Je n'avais jamais vu un aussi beau carnet, flashy et très classe à la fois. Il avait dû lui coûter les yeux de la tête. Mais si elle s'imaginait que j'allais écrire dedans ce qui se passait dans ma « nouvelle vie » et ce que je ressentais, elle se trompait. Sur toute la ligne.

Elle croyait peut-être maîtriser parfaitement la situation, mais j'avais quelques longueurs d'avance sur elle. Je savais pourquoi elle m'avait donné le carnet argenté : pour pouvoir venir en cachette, de temps en temps, jeter un coup d'œil à ce que j'y écrirais, un coup d'œil « maternel », bien sûr. J'imaginai qu'elle espérait ainsi surveiller mon état psychologique.

Dans ses rêves !

Oh, j'allais certainement écrire dans ce carnet, le remplir peut-être jusqu'à la dernière page et même griffonner dans les marges comme les héroïnes de romans romantiques. Mais je le ferais pour révéler les détails de sa vie, pas de la mienne. Je dirais la vérité. Et non pas sa version de la vérité qui consistait à voir les choses comme ça l'arrangeait.

LA vérité.

Ce carnet, j'allais le cacher là où elle n'avait aucune chance de le trouver. Il faudrait qu'elle attende que je sois prête à le lui montrer.

Et ça la rendrait folle.

Va voir si c'est elle.

J'ai dit à Alice ce que j'avais l'intention d'écrire dans le carnet argenté, cadeau empoisonné de maman. Je l'ai sentie sceptique au début, mais ensuite elle m'a donné raison.

– Oui, c'est vrai que, si on y réfléchit bien, c'est ce qu'elle cherche, après tout.

– Exactement!

Nous sommes presque toujours d'accord, toutes les deux. Je connais Alice depuis l'âge de quatre ans, depuis la maternelle. À l'époque, elle m'avait raconté que sa mère était astronaute (en réalité, elle est prof d'informatique) et qu'elle allait m'envoyer un morceau de Lune. J'étais tellement jalouse que j'avais surenchéri en disant que mon père à moi était magicien (alors qu'il travaille dans un laboratoire pharmaceutique) et que j'essaierais de le convaincre d'offrir à Alice son grand lapin blanc comme cadeau d'anniversaire.

Comment nous avons réussi, elle et moi, à digérer la déception, je ne sais plus. Mais depuis ce temps-là nous sommes restées copines.

Donc le lendemain après-midi, on sortait du collège ensemble quand j'ai vu une voiture rouge comme celle de maman arriver au coin de la rue.

En règle générale, elle ne vient jamais me chercher. J'ai pensé qu'elle essayait de se racheter pour le bazar qu'elle fichait dans la vie de tout le monde. Mais n'ayant aucune envie de rentrer dans son jeu comme un petit agneau docile, j'ai poussé Alice devant moi.

– Va voir si c'est elle.

Alice a fait son numéro habituel: elle a franchi le portail en fouillant ostensiblement dans son sac à dos, comme pour s'assurer qu'elle n'avait rien oublié en classe. Puis elle est revenue en courant.

– C'est bien ta mère. Elle s'est garée devant.

– Tu crois qu'elle t'a vue?

– Non, elle cherchait son téléphone dans son sac.

– Très bien.

Je lui ai envoyé un texto disant que j'étais allée chez papa. J'ai attrapé la main d'Alice et on est re-rentrées dans le colège pour sortir par la porte de derrière.

Donc, tu savais!

J'avais pensé à mon père toute la journée. Avant de connaître la vérité, j'éprouvais plus de compassion pour maman que pour lui. Dans les mois qui avaient précédé le clash, comme elle parlait plus que lui, j'avais dû me laisser influencer par tout ce qu'elle lui reprochait. «Tony, je sais très bien que tu fais exprès de rester tard au travail pour éviter d'avoir à nous parler, à Érica et moi, en rentrant.» «Jamais tu n'entames une conversation, Tony! Autant être mariée à un mur de briques!» «Ça fait combien de temps que tu ne nous as pas proposé de faire un truc sympa ensemble?» «Je pourrais disparaître demain, tu ne t'en apercevrais même pas!»

Papa répondait en marmonnant des trucs du style: «Tu dis n'importe quoi, Franny!» ou: «Tu sais bien que c'est faux!» Mais il ne lui tenait pas vraiment tête. J'en étais venue à croire que c'était parce qu'il n'avait rien à dire pour sa défense.

J'étais curieuse de savoir si c'est parce qu'il me soupçonnait d'écouter aux portes qu'il évitait de répondre, à l'époque. Peut-être avait-il su dès le début pour Richard Naylor. Peut-être maman et lui avaient-ils eu des centaines de conversations

d'une autre teneur, en mon absence, quand ils se savaient à l'abri de mes oreilles indiscretes. « Pourquoi devrais-je faire l'effort de te parler alors que... ? » « Qui serait assez fou pour vouloir tenter de passer de bons moments avec quelqu'un qui... ? »

Vous voyez le genre.

Papa travaille au contrôle qualité du laboratoire pharmaceutique Weuth. (L'« usine à pilules », comme l'appelle Alice.) Il pointe à cinq heures du matin et termine juste après le déjeuner. Donc, ce jour-là, je savais qu'il serait à la maison. Trop contrariée et nerveuse pour attendre le bus, j'ai raccompagné Alice jusque chez elle à pied, puis je lui ai emprunté son vélo pour rentrer par le parc.

J'ai trouvé papa à moitié endormi sur le canapé. Et visiblement surpris de me voir.

– Bonjour, ma chérie ! Changement de programme ? C'est ta mère qui t'a déposée ?

– J'ai pris le vélo d'Alice.

– Un souci ?

– Pas vraiment, non. (J'ai réfléchi une seconde.) En fait, si. Il s'est redressé en position assise, au prix d'un visible effort.

– Qu'est-ce qui se passe, ma puce ?

– Je me pose des questions.

Son visage s'est un peu assombri.

– Vas-y, je t'écoute.

– D'abord, est-ce que tu étais au courant ?

– Au courant ?

– Oh, ne fais pas semblant, tu vois très bien de quoi je parle ! ai-je aboyé. Est-ce que tu savais que maman avait une liaison avec ce type ?

- Richard Naylor?
- Donc, tu savais!

Autant essayer de faire parler un mur!

Il a soupiré.

- Bien sûr. Je ne suis ni aveugle ni stupide.

Prenant conscience de sa maladresse, il a cherché à se rat-traper.

– Excuse-moi, Érica, je ne voulais pas dire que, toi, tu étais aveugle ou stupide. Simplement, à ton âge, on ne perçoit pas forcément les petits signes...

- Du genre?

Il a haussé les épaules.

– Oh, je ne sais pas, moi... Les petits changements. Les rendez-vous plus fréquents chez le coiffeur. Un nouveau parfum. Les «réunions tardives» qui se multiplient...

- C'est ce qui t'a mis la puce à l'oreille?

– Je ne devrais pas te parler comme ça, a-t-il ajouté d'un air gêné.

Là, j'ai vu rouge.

– C'est-à-dire? ai-je éructé. Comme si j'avais un cerveau? Comme si j'étais autant concernée que vous? Comme si vous reconnaissiez enfin, elle et toi, que vous avez mis ma vie sens dessus dessous?

- Pas la peine de montrer les dents...

Il m'a paru terriblement fatigué, tout à coup. Jusque-là, je n'avais pas remarqué ses yeux cernés.

– Écoute, a-t-il repris, c'est très difficile de comprendre comment ce genre de choses arrivent. Au début, quand une personne rencontre quelqu'un qui la rend heureuse, sa joie devient communicative. Ta mère a vraiment été adorable, pendant un moment.

Je crois qu'il était gêné de s'entendre dire ça. Il s'est extirpé du canapé.

– Je vais faire du thé.

– Laisse, je m'en occupe! Continue, je t'écoute.

– Eh bien, c'est à peu près tout ce que j'avais à dire.

– Quoi? Que c'était sympa pendant un temps? ai-je répété, presque mot pour mot, avant d'ajouter, d'un ton cinglant: Elle s'arrête là, ton explication, c'est ça?

Il y a eu un silence. J'ai mis l'eau à chauffer. Il a sorti le lait.

– Mais allez, papa, continue! Maman n'a pas tort: autant essayer de faire parler un mur!

Comment? En étranglant ta mère?

J'avais fait mouche.

– Ça suffit, Érica! a-t-il explosé. Je n'ai pas à subir ce genre de critiques. Je n'ai rien fait d'autre que tenter de nous sortir de ce borbier sans trop de dégâts. Mais les choses sont difficiles à expliquer. Au début, tout est chamboulé, ensuite, la situation

semble vouloir s'arranger, et puis d'un seul coup ça vire à la catastrophe.

– Comme avant qu'on déménage?

– Voilà, exactement. Avec ta mère qui passait sa vie dehors. Et même quand elle était là, c'était constamment des réflexions : «Tony, tu ne fais jamais ceci! Tu fais tout le temps cela!» Ça n'en finissait pas. J'avais beau faire des efforts, elle trouvait toujours quelque chose à redire. (Un soupir.) Avec le recul, j'y vois plus clair : elle cherchait, en fait, à se convaincre qu'elle n'avait pas d'autre solution que de suivre ses envies.

– Autrement dit, de se barrer.

– Tout juste.

Il a attrapé la bouilloire sifflante.

J'ai poussé les mugs vers lui.

– Mais quand même... ai-je risqué, ce que je ne pige pas, c'est que tu ne te sois pas battu.

– Comment? En allant trouver ce type pour lui casser la figure? En étrangeant ta mère? Que voulais-tu que je fasse?

– Je ne sais pas... Mais quelque chose, au moins. Au lieu de rester assis sur le canapé à broyer du noir.

Nouveau silence, avant qu'il ne reprenne :

– Franchement, j'étais plutôt soulagé que tout ce cirque prenne fin. C'était assez sordide comme ça. J'en avais assez d'endosser le rôle du méchant. Au moins, maintenant, les choses sont plus calmes.

– Parle pour toi.

Il m'a adressé un regard penaud.

– Tout finira par s'arranger pour toi aussi, tu verras.

– Ah oui? Tu crois ça?

Avant que mes larmes se mettent à couler, j'ai jeté par terre le mug qu'il me tendait. Il ne s'est pas cassé, mais son contenu a giclé tous azimuts.

– Et tu sais aussi bien que moi pourquoi, hein? ai-je hurlé. Parce que tu préfères te dire ça, c'est plus facile. Mais c'est faux!

Et je suis sortie en claquant la porte.

C'est pas trop bizarre, les parents?

Arrivée chez Alice, j'ai balancé le vélo dans la petite cour, devant sa maison. C'est son frère Andy qui m'a ouvert.

– Salut, Érica!

À ma tête, il a dû voir que je n'avais pas le cœur à plaisanter avec lui comme d'habitude. Il s'est empressé de faire reculer son fauteuil roulant pour me laisser passer, tout en désignant du menton l'escalier.

– Elle est dans sa chambre.

Alice a été aussi déconcertée que moi par l'attitude de mon père.

– Si je comprends bien, il savait que ta mère sortait avec quelqu'un d'autre et il n'a rien fait?

Je me suis laissée tomber sur son lit.

– C'est ce qu'il m'a dit.

– Et pendant toutes ces disputes, quand elle le soulait avec ses réflexions, il ne lui a jamais expliqué pourquoi il était aussi renfrogné?

– Je ne l’ai jamais entendu prononcer un seul mot, même quand je les écoutais sans qu’ils s’en doutent.

– C’est pas trop bizarre, les parents ?

– Pas les tiens, ai-je répondu, envieuse.

– Détrompe-toi, les miens le sont aussi, dans leur genre. Entre maman qui passe son temps à critiquer le gouvernement, et papa qui pinaille sur tout...

– Ton père, lui, ne resterait pas muet comme une carpe si tu partais vivre avec ta mère dans un trou à rats immonde et ensuite dans la maison d’un inconnu.

– J’avoue. C’est plus que bizarre. Qu’il n’ait jamais été très bavard, je veux bien, mais là, il aurait pu sortir de son silence pour te dire ce qui se passait. (Tout à coup Alice a eu une illumination.) Si ça se trouve il ne savait rien, en fait. Et maintenant, il te dit qu’il a toujours été au courant de tout, parce qu’il ne veut pas passer pour un idiot.

– Il connaissait le nom du type.

– Ah.

On a ruminé tout ça un certain temps.

– Tu dois être super en colère après lui, non ? m’a demandé Alice.

– Après mon père ? Ou après Richard Naylor ?

– Après ton père.

J’ai pris le temps de réfléchir.

– Oui, je lui en veux. Mais pas autant qu’à ma mère. Parce que c’est elle qui a déclenché tout ça. C’est elle qui a tout gâché. Mais j’en veux quand même vachement à mon père.

– C’est horrible.

- Ouais, horrible.
- J’espère que tu ne vas pas finir comme ce pauvre Pedro.

Les torts ne sont jamais tous du même côté.

Ça m’a donné le frisson. Pedro est le voisin de table de Jake dans certains de nos cours communs. Il a un nouveau beau-père qui vient d’emménager chez eux et qui passe son temps à imiter le cri du goéland en colère. Pedro est prié de trouver ça drôle. Chaque fois. Et ça arrive souvent. S’il manifeste son agacement en quittant la pièce, sa mère pique une crise. «Tu pourrais être plus gentil avec Neil. Et plus poli.» Pedro préférerait vivre avec son père, mais personne n’est d’accord. Résultat, il ne le voit qu’un week-end de temps en temps.

– Finir comme Pedro? Me résigner? Alors ça, jamais, ai-je affirmé avec force.

Je suis sûre qu’Alice m’a crue. Pedro a la réputation d’être un dégonflé. Mais voulant à tout prix me rassurer, elle a ajouté :

– T’inquiète, je suis sûre que Richard Naylor n’est pas du tout comme le beau-père de Pedro.

– Je me fiche de savoir comment il est. Je ne veux pas de lui dans ma vie, c’est tout. Je veux que les choses redeviennent comme avant.

– Même avec ces bagarres entre ton père et ta mère?

– Même. Je trouve ça tellement injuste qu’ils gâchent tout comme ça!

– Ton père n’y est pas pour grand-chose.

De la même autrice à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

La guerre sous mon toit

La tête à l'envers

Mon amitié avec Tulipe

Les bébés de farine

Madame Doubtfire

Collection MÉDIUM +

Blood Family

Le Passage du Diable

La route des ossements

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© Anne Fine, 2018

Titre original : *The Silver Book*

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2019

ISBN 978-2-211-30249-4